

les ténèbres de l'ignorance qui couvraient alors l'Occident.

Après la mort de Louis le Bègue, les deux bâtards qu'il avait eus d'une courtisane, Louis III et Carloman, montèrent sur le trône de France avec le secours de Boson, beau-père de Carloman : les deux frères partagèrent entre eux le royaume; l'aîné eut la Neustrie et une partie de la Bourgogne, l'autre obtint l'Aquitaine et la Septimanie.

Ces jeunes ambitieux, devenus puissants, s'unirent contre leur bienfaiteur et lui enlevèrent une partie des états d'Arles. Enfin Carloman empoisonna son frère et resta seul possesseur de la couronne de France; mais il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime; la chronique de Fuldes rapporte qu'il fut assassiné lui-même par un officier de ses gardes dont il avait violé la fille.

En mourant, Louis le Bègue avait laissé sa femme légitime enceinte d'un fils dont elle accoucha cinq mois après, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de Charles le Simple.

Pendant le règne de Louis III et de Carloman, la reine mère fut obligée, pour soustraire le jeune prince à leur cruauté, de se réfugier à la cour de Charles le Gros, fils de Louis le Germanique et oncle de son enfant.

Celui-ci, à la mort de Carloman, s'empara de la couronne de France, et pour un instant il réunit sous son autorité tous les états qui composaient l'empire de Charlemagne.

A peine cette usurpation était-elle consommée, que des hordes de peuples sauvages descendus des glaces du Nord, vinrent ravager la France et s'avancèrent jusqu'à Paris, dont ils formèrent le siège. Charles le Gros, lâche comme tous les descendants de cette race des Carlovingiens, n'osa point se

mettre à la tête de son armée; au lieu de combattre les barbares, il acheta la paix en leur abandonnant ses trésors.

Ce traité honteux lui aliéna tous ses sujets et le rendit odieux même aux grands et aux prêtres : les Allemands et les Italiens le déclarèrent déchu de la dignité impériale, et donnèrent la couronne au jeune Arnoul, bâtard de Carloman. De leur côté, les Français proclamèrent roi de France le comte de Paris, Eudes ou Odon, qui avait vaillamment combattu contre les Normands.

Charles le Gros se trouva alors sans états, sans asile, et réduit à un tel excès de misère, qu'il ne lui restait pas une seule retraite où il pût cacher sa chute épouvantable; il mourut dans un hameau de la Souabe sans exciter un seul regret.

Terrible exemple, qui devrait instruire les rois, et leur faire comprendre que les peuples ont également leurs jours de vengeance!

Maimbourg rapporte que Charles, vers les dernières années de sa vie, était devenu insensé, et qu'il croyait avoir des visions dans lesquelles l'esprit des ténèbres lui apparaissait entouré de flammes et sous un aspect horrible. Il rapporte la cause de la folie du prince à ce singulier événement : « Une nuit, » dit-il, s'étant levé contre son habitude pour se rendre auprès » de sa femme, il trouva l'impératrice Richarde et l'évêque » de Verceil Lieutard dans la couche royale!..... La colère » qu'il en ressentit fut si violente, qu'il tomba frappé d'une » attaque épileptique.

» Les deux amants, réveillés par ses cris, s'échappèrent » dans la cour du palais entièrement nus, appelant à grands » cris et commandant qu'on allât porter des secours à l'em-

» pereur, qui était saisi du vertige de l'enfer; ils eurent
 » même l'audace de dire que l'infortuné les avait dépouillés
 » de leurs vêtements dans son accès de délire.

» Dès cet instant, en effet, l'empereur éprouva de vérita-
 » bles atteintes de folie; et son épouse infâme fut regardée
 » comme une victime qui était tendrement attachée à un mari
 » insensé. »

Après la mort de Charles le Gros, son neveu Charles le Simple, qui avait été exclu du trône à cause de sa trop grande jeunesse, fut enfin proclamé roi dans la ville de Laon, par des séditiens à la tête desquels se trouvait Foulques, archevêque de Reims, qui avait abandonné le parti du roi Eudes par jalousie contre Gauthier, métropolitain de Sens et favori de ce prince.

L'usurpateur Eudes leva des troupes et marcha sur la ville de Laon, malgré l'excommunication que Foulques menaçait de lancer contre lui au nom du pontife Formose.

Pendant cette guerre civile s'acheva le démembrement de l'empire. Chaque seigneur s'érigea en souverain dans ses domaines; les évêques, dont l'ambition était insatiable, profitant de la désolation générale, se déclarèrent comtes et seigneurs dans leurs villes épiscopales, avec le droit de lever les impôts, de faire les traités d'alliance et de déclarer la guerre; et bientôt l'autorité royale devint une ombre sans corps.

Eudes, prince sans capacité, soldat plutôt que capitaine, était fils de Robert le Fort, dont le surnom indique assez le genre de célébrité: l'origine de ce Robert, la souche des Capets, a soulevé de graves discussions parmi les historiens; les flatteurs des rois le font descendre du Saxon Witikind, mais

des écrivains plus judicieux affirment qu'il sortait des rangs les plus infimes de la société.

Pendant dix années que régna le comte Eudes, les historiens ne font mention d'aucun événement remarquable. Nous savons seulement que ce prince combattit les Normands avec succès, et qu'il obligea le jeune Charles à se réfugier à Worms, auprès de l'empereur Arnoul.

Après la mort de son protecteur, Charles le Simple obtint des Germains des secours puissants en hommes et en argent; à son tour il chassa devant lui les troupes de l'usurpateur Eudes, et le contraignit à le reconnaître comme son roi et seigneur.

Ces derniers désastres empêchèrent Odon de conserver dans sa famille le trône qu'il avait usurpé. D'ailleurs, ajoutent les chroniqueurs qui ont parlé de l'origine des Capets, « le » cher sire eût été obligé, comme les vieillards de Lacédémone, de recourir au sang d'un étranger pour léguer un » fils à la patrie. » Enfin il mourut à la Fère, et son corps fut porté à Saint-Denis, où repose la dynastie des Capets.

Pendant toute la durée du neuvième siècle, les débauches et les crimes siégèrent sur le trône; et la race des Carlovingiens, imitant les héritiers du farouche Clovis, souilla le sol de la Gaule et de la Germanie d'adultères, d'incestes, de brigandages et d'assassinats.

Lorsque le philosophe réfléchit sur le sort des nations, son âme est indignée de voir constamment les peuples servir de jouets et de victimes à l'avarice et à l'ambition des insensés qui se font nommer les rois de la terre!

Qu'étaient donc ces souverains orgueilleux, pour se croire le droit de disposer à leur gré de la vie des autres hommes, pour supposer que leur volonté suffisait pour armer les nations contre les nations et pour légitimer les brigandages, les massacres, les incendies? Hélas, c'étaient pour la plupart des hommes ineptes, adonnés à tous les vices, et que la faiblesse de leurs concitoyens maintenait sur des trônes.

On ne peut réellement disconvenir que la royauté n'ait été la boîte de Pandore d'où sont sortis en foule les maux qui ont accablé l'humanité, et que les peuples se fussent épargné de grands malheurs si chaque fois qu'un roi leur demandait des soldats pour exterminer leurs voisins, ils eussent commencé par le tuer lui-même.

Rois ou empereurs, tous n'ont-ils pas été des débauchés avides, des fanatiques insensés, des hommes féroces, décorés des noms de conquérants ou de pères du peuple par des esclaves abattus, dégradés, abâtardis, malheureux et tremblants, qui tendaient la gorge au couteau?

Des milliers d'années se sont écoulées depuis l'origine de l'institution des monarchies absolues; chaque jour amène un nouvel enseignement pour les nations, chaque jour l'histoire enregistre les nouveaux attentats des souverains; cependant il existe encore des hommes qui se prosternent aux pieds de ces tigres altérés de sang, qui les proclament inviolables et sacrés, qui les adorent comme font les prêtres indiens de leur grand Lama, et qui, à l'exemple des bonzes fanatiques, feraient de la poussière des excréments de leurs dieux et mêleraient cette poussière à leurs aliments!

DIXIÈME SIÈCLE.

ROMAIN I^{er},

118^e PAPE.

LÉON LE PHILOSOPHE,
empereur d'Orient.

CHARLES LE SIMPLE,
roi de France.

Élection de Romain. — Réflexions sur les papes. — Caractère du dixième siècle. — Le saint-siège est occupé par des pontifes abominables. — Naissance d'un monstre avec une tête de lion et toutes les parties du corps de l'homme. — Les trente pontifes du dixième siècle sont appelés par tous les historiens des assassins, des simoniaques, des magiciens et des empoisonneurs! — Règne du pape Romain. — Sa mort.

Après la mort d'Étienne VI, Romain Gallesin fut élevé sur le saint-siège; le lendemain de son élection il cassa les décrets que son prédécesseur avait rendus contre Formose, car il semblait que les papes de cette époque fussent poussés par un génie infernal qui les engageait à effacer de la mémoire des hommes les actions de leurs prédécesseurs.

Ce principe d'obscurantisme est la base de l'esprit de l'Église; et les prêtres ont toujours voulu détruire le passé pour gouverner le présent et maîtriser l'avenir. Platine affirme que l'envie et la crainte seules ont poussé le clergé à étouffer